

I

LES PROBLÈMES MÉTHODOLOGIQUES

L'étude de la géopolitique des OCT pose plusieurs problèmes méthodologiques.

■ Les problèmes de définition

Le concept de criminalité organisée est assez difficile à cerner et Jean Ziegler dans son ouvrage *Les seigneurs du crime, les nouvelles mafias contre la démocratie*¹ signale que l'ordinateur de la bibliothèque du Palais des nations à Genève donne 27 définitions de ce terme. Louis Blanc fut un des premiers à l'employer. Dans son ouvrage *l'Organisation du travail*, paru sous la Monarchie de Juillet, ce socialiste utopiste écrit : « *Aujourd'hui les meurtriers et les voleurs s'enrégimentent ; ils obéissent à des règles disciplinaires ; ils se sont donné un code, une morale ; ils agissent par bandes et en vertu de combinaisons savantes... La force qu'on refuse d'admettre dans le travail passe dans le camp du crime. En attendant qu'on se décide à organiser l'association des travailleurs, nous voyons celle des assassins* ». Dans les années 1920, au moment de l'adoption de la loi sur la prohibition, les juges et les policiers américains ont utilisé cette expression pour appeler le groupe de trafiquants qui se livraient à la contrebande d'alcool, les bootleggers. Bien évidemment cette conception est trop étroite pour viser un phénomène qui a connu au cours des dernières décennies un essor formidable. Plusieurs approches ont été tentées.

Les instances policières telles que le FBI, Interpol, le Bundeskriminalamt ont privilégié une approche empirique fondée sur une analyse de l'organisation des groupes (structuration, relations entre les membres, hiérarchies internes) et de leurs méthodes opératoires (planification et préparation

1. Jean Ziegler, *Les Seigneurs du Crime, les Nouvelles Mafias contre la Démocratie*, le Seuil, 2007, p. 48.

des actions, utilisation des profits, jeu des influences, relations publiques et communication). De leur côté les juristes, notamment les rédacteurs des lois et des codes pénaux d'Allemagne, d'Autriche, d'Espagne, de Grèce, des Pays-Bas, du Portugal, de Suisse et d'Italie ont préféré mettre l'accent sur l'objectif criminel des organisations mafieuses, leur but lucratif, l'association de plusieurs malfaiteurs, enfin la gravité des infractions qui doivent être passibles d'une peine de prison et non d'une simple amende.

Des efforts ont été faits pour concilier ces deux approches et aboutir à un accord sur les traits caractéristiques d'une organisation criminelle. La Conférence de Naples (21-23 novembre 1994) définit cette dernière de la manière suivante : « *une organisation de groupes aux fins d'activités criminelles, caractérisée par l'existence de liens hiérarchiques ou de relations personnelles permettant à certains individus de diriger le groupe, le recours à la violence, à l'intimidation et à la corruption, le blanchiment de profits illicites* ». L'Union européenne¹ a retenu onze critères distinctifs :

1. la collaboration de plus de deux personnes ;
2. des tâches spécifiques attribuées à chacune d'entre elles ;
3. une activité menée sur une période de temps assez longue ;
4. la discipline et le contrôle ;
5. la commission d'infractions pénales graves ;
6. une dimension internationale ;
7. le recours à la violence et à d'autres moyens d'intimidation ;
8. l'utilisation de structures commerciales ou de type commercial ;
9. le blanchiment d'argent ;
10. l'exercice d'une influence sur les milieux politiques, les médias, l'administration publique, le pouvoir judiciaire et économique ;
11. comme but, la recherche du profit et/ou du pouvoir.

Les onze critères sont rarement réunis² mais il suffit, pour qu'une infraction soit constituée, que six d'entre eux soient réunis dont les numéros 1,5 et 11. Cette définition est assez pertinente et fort complète mais elle est excessivement compliquée.

Deux autres définitions sont contenues dans des textes plus récents. L'Union européenne³ assimile la criminalité organisée à « *une association structurée de plus de deux personnes établie dans le temps et agissant de façon concertée en vue de commettre des infractions punissables d'une peine privative de liberté d'un maximum d'au moins quatre ans ou d'une peine plus grave, que ces infractions constituent une fin en soi ou un moyen* »

1. Enfopol 161/1994, annexe C.

2. Xavier Raufer et Stéphane Quéré font remarquer que si les onze critères sont réunis, il est permis de parler de mafia ; dans le cas contraire il s'agit d'une bande criminelle structurée (*Le crime organisé*, PUF, « Que sais-je ? », Paris 2005).

3. Art. 1.1 de l'action commune du 3 décembre 1998.

pour obtenir des avantages patrimoniaux et, le cas échéant, influencer indûment le fonctionnement d'autorités publiques ».

La convention des Nations unies adoptée à Palerme en décembre 2000 parle « *d'un groupe structuré de trois personnes ou plus, existant depuis un certain temps et agissant de concert dans le but de commettre une ou plusieurs infractions graves ou infractions établies conformément à la présente convention pour en tirer directement ou indirectement un avantage financier ou autre avantage matériel¹* ». Ce texte précise que l'expression « *infraction grave* » désigne « *une infraction passible d'une peine privative de liberté dont le maximum ne doit pas être inférieur à quatre ans de privation de liberté²* ». Il ajoute qu'un groupe structuré « *désigne un groupe qui ne s'est pas constitué au hasard pour commettre une infraction et qui n'a pas nécessairement de rôle formellement défini pour ses membres, de continuité dans sa composition ou de structure élaborée* ».

Ces définitions ont été approuvées par des conférences diplomatiques officielles et font l'objet d'un large consensus. Elles sont synthétiques et relativement claires mais elles contiennent des lacunes. En particulier, elles ne mentionnent ni l'emploi de la violence ni la pratique du secret.

La définition la plus exhaustive et sans doute la plus élaborée a été donnée par un professeur de droit pénal, Nicolas Queloz. Cet auteur affirme que « *la criminalité organisée est le fait de groupements (généralement de type familial) ou d'associations de criminels (de type gangs professionnels) qui poursuivent une volonté délibérée de commettre des actes délictueux, soit exclusivement, soit en lien avec des activités légales et dont la préparation, la méthode et l'exécution des tâches se caractérisent par une organisation rigoureuse, stratégique et professionnelle. Elle est une véritable entreprise ou industrie du crime, visant une stratégie de rationalisation et d'extension internationale qui opère dans les trois domaines d'activités suivants, sans négliger ses liens avec la petite criminalité : actes terroristes, intimidations ; organisation d'activités et de trafics illicites extrêmement rémunérateurs comme l'exploitation de casinos ou le proxénétisme... ; et enfin la criminalité en col blanc ou criminalité économique comme les moyens de recyclage des profits criminels. Elle procure par conséquent des gains importants, voire gigantesques. Sa structure en filières et en réseaux nationaux et transnationaux donne à la criminalité organisée d'une part une très grande capacité d'adaptation aux changements politiques, socio-économiques, juridiques et d'autre part ces réseaux offrent à la criminalité organisée des atouts de pouvoir et d'influence très importants³*. »

1. Article 2. a.

2. Article 2. b.

3. « La criminalité organisée », La Documentation Française, *Problèmes politiques et sociaux*, n° 874-875, 19-31 mai 2002, pp. 16-17.

La criminalité organisée n'est pas homogène et est divisée en plusieurs sous-groupes, ce qui contribue d'ailleurs à compliquer la tâche de la définir.

- Les mafias constituent pour reprendre l'expression que Madame de Staël appliquait au Directoire *l'aristocratie du crime*. Elles sont en général relativement anciennes et leur naissance est fréquemment entourée d'un halo de mythes et de légendes. Elles sont fortement structurées, soumises à des règles strictes et adoptent des rituels ainsi que des signes distinctifs. Elles contrôlent un territoire sur lequel elles imposent leur loi. Enfin elles se caractérisent par leur pérennité et survivent à l'arrestation ou à la mort de leurs chefs.
- Les protomafias et les cartels constituent des coalitions assez lâches formées pour atteindre des objectifs définis. Ils sont apparus en général à des dates récentes, dans des pays en décomposition ou en crise profonde. Très liés à la personnalité de leur chef, ils disparaissent fréquemment quand celui-ci est tué ou arrêté. Ils sont remarquables par leur caractère capitaliste et l'absence des traditions et des rites qui distinguent les mafias d'Italie du Sud ou des Balkans. L'on a parlé à leur sujet d'organisations à caractéristiques mafieuses¹.
- Les gangs se situent à la frange de la criminalité organisée. Ils sont fractionnés en petites unités, moins puissantes et moins hiérarchisées que les mafias et les cartels. Ils contrôlent des territoires moins étendus que ces derniers, par exemple un quartier d'une ville ou en Amérique du Sud *une favela*. Mais ils ont emprunté aux groupes mafieux certaines de leurs méthodes, telles que le racket et sont souvent plus cruels et dangereux que ces derniers. Si le champ retenu pour cette étude est assez vaste, il ne saurait inclure les groupes peu importants (moins de dix membres), inorganisés et instables comme on en trouve dans les banlieues des grandes villes d'Europe et d'Amérique du Nord. Sont exclus, bien sûr, les bandits solitaires du type Robin des Bois ou plus près de notre époque, Diego Corrientes² et Salvatore Giuliano³ ainsi que les petits malfrats sans ambition, les *compadritos*, des récits de Jorge Luis Borjes.

Il n'existe pas de cloison étanche entre les diverses sous-catégories. Les organisations criminelles ne sont pas des archétypes, des essences platoniciennes parfaitement immuables ; elles sont au contraire évolutives et une protomafia peut accéder au rang de mafia par son ancienneté et les exploits

1. Chef d'escadron Philippe Biast, *Le danger mafieux : l'exemple asiatique*, mémoire présenté au CID, 28 février 2007.

2. Diego Corrientes vécut en Andalousie à la fin du XIX^e siècle.

3. Salvatore Giuliano fut tué en 1947, à Montelepre, en Sicile, avec le concours de la Mafia.

de ses membres. Elle connaît en quelque sorte un processus d'anoblissement dans la hiérarchie du crime.

■ Les sources d'information et de documentation

Il est en règle générale difficile d'obtenir des informations crédibles sur les OCT. L'on ne possède que peu de données statistiques sur les chiffres d'affaire des mafias, leurs profits, les opérations de blanchiment et l'usage des fonds recyclés. L'on a tout au plus des approximations sur certains de ces phénomènes. Il n'existe pas, en ce qui concerne les mafias, l'équivalent de la comptabilité nationale établie au niveau des États. Les indications font défaut aussi en ce qui concerne leurs membres, leur nombre, leur origine sociale. Cette situation n'a rien d'étonnant car les mafias opèrent de manière clandestine et mettent en œuvre toute leur ingéniosité pour masquer leurs structures et leurs activités. Elles imposent comme on le verra le respect de la loi du silence, en appliquant la loi de l'omerta, à leurs affiliés. Cependant des articles paraissent régulièrement dans la presse à leur sujet. Il s'agit le plus souvent de notices factuelles, rangées dans la rubrique des faits divers ou de reportages riches en détails pittoresques et à caractère sensationnaliste mais n'analysant pas en profondeur le phénomène de la délinquance organisée. Les « tuyaux » obtenus fréquemment de source policière n'offrent pas des garanties de véracité absolue. Parfois les journalistes, notamment en Italie, ont cherché à instrumentaliser les mafias à des fins politiques et ont manqué à la règle d'objectivité. De nombreux livres ont été écrits sur la criminalité. Rédigés le plus souvent par des policiers ou des journalistes d'investigation, ils traitent soit la criminalité dans son ensemble, soit de groupes déterminés (Mafia sicilienne, triades, yakuza...). Certains auteurs ont retracé la biographie de criminels célèbres. Cette littérature est de qualité très inégale. Trop d'ouvrages sont anecdotiques et superficiels. Ils n'étudient pas le substrat économique et social sur lequel s'est développée la criminalité organisée ni ses effets sur la société et l'État. Plus récemment des auteurs français et étrangers ont publié des ouvrages et des articles sérieux et approfondis sur les mafias et ont permis de mieux connaître un phénomène demeuré mystérieux et qui a inspiré davantage de romans que de textes scientifiques¹.

Ceux qui souhaitent remonter à la source et exploiter des documents originaux peuvent consulter les confessions des repentis. Celles-ci présentent un très grand intérêt car elles nous renseignent sur la vie intérieure des organi-

1. En France, on peut citer les ouvrages de Xavier Raufer et Jean-François Gayraud. En ce qui concerne les revues et magazines, il faut mentionner *Transnational Organized Crime* ou au Japon *Jitsuwa Jidai* et *Jitsuwa Dokumento* sans parler des publications de l'Institut de Criminologie de l'Université de Paris.

sations, leur fonctionnement, la psychologie de leurs membres. Mais elles doivent être interprétées avec prudence car leurs auteurs altèrent parfois la vérité ou révèlent une vérité incomplète. Ils cherchent soit à atténuer la gravité de leurs actes ou au contraire à exagérer l'importance de leur rôle. Ils veulent quelquefois aussi régler des comptes avec des adversaires et les noircissent à dessein. Les rapports et les statistiques de la police et des tribunaux sont, en principe, plus objectifs et plus fiables. Néanmoins ils comportent des lacunes et des faiblesses. Pino Arlacchi déplore avec juste raison « *l'état lamentable des statistiques pénales* » de son pays¹. En URSS les statistiques policières et judiciaires étaient demeurées secrètes jusqu'en 1989. Les statistiques publiées après cette date ne sont guère fiables. Elles présentent des inexactitudes dues surtout à l'incompétence des fonctionnaires chargés de les traiter et sont, en outre, présentées éparpillées entre les différents services et basées sur une mauvaise qualification des infractions². Enfin se pose le problème de l'interprétation des données. Souvent l'augmentation des chiffres relatifs à telle ou telle forme de criminalité reflète davantage une meilleure connaissance du phénomène qu'une aggravation de la situation.

■ Les fausses pistes

Le chercheur doit surmonter de nombreux obstacles (flou des définitions, obscurité et incertitude des sources d'information). Un autre danger le guette. Il peut se laisser égarer sur de fausses pistes.

Les thèses négationnistes

Certains ont affirmé que la Mafia n'existait pas, qu'elle était un « fantasme », un mythe inventé pour porter atteinte à l'image de la Sicile. Cette thèse a été soutenue pour des raisons faciles à comprendre par des membres de « l'honorable société ». Un personnage de Leonardo Sciascia s'écrie : « *D'ailleurs qu'est-ce bien que la Mafia ? C'est un bruit qui court ; la Mafia tout le monde dit qu'elle existe mais personne ne sait où elle est. Un bruit qui court et qui assourdit les têtes faibles*³. »

Dans ses mémoires, *Bound by Honour*, publiées dans les années 1930, Bill Bonnano, chef d'une famille de New York, essaie de convaincre son lecteur que la Mafia n'existe pas ou du moins qu'elle n'existe plus, qu'elle est tout au plus une association familiale à but culturel, « *une confédération de*

1. Pino Arlacchi, *Mafia & Cies, l'éthique mafieuse et l'esprit du capitalisme*, Grenoble, Presses Universitaires, 1986.

2. Voir Gilles Favarel-Garrigues, *La police des mœurs économiques de l'URSS à la Russie*, éditions du CNRS, Paris, 2007.

3. L. Sciascia, *Le Jour de la Chouette*, Flammarion, Paris 1986, p. 100.

*fiefs particuliers travaillant en harmonie*¹.» Des auteurs sérieux et respectables ont également nié l'existence de la Mafia, qui serait, tout au plus, le reflet d'une manière d'être, d'une subculture sicilienne. Dans une série d'articles parus en 1889, un folkloriste palermitain, Giuseppe Pitré a écrit :

« *La Mafia n'est ni une secte, ni une association, elle n'a pas de règlements ni de statuts. Le mafieux n'est pas un voleur, ce n'est pas un malandrin, et si, dans la fortune nouvelle dont a joui ce terme, il a été appliqué aux voleurs et aux malandrins, c'est que le public, qui n'est pas toujours cultivé, n'a pas eu le temps de raisonner sur la valeur du mot et ne s'est pas soucié de savoir que, dans la façon de sentir du voleur ou du malandrin, le mafieux est uniquement un homme courageux et solide, un homme qui ne s'en laisse pas conter, et en ce sens, le fait d'être mafieux est nécessaire, et même indispensable. La Mafia est la conscience de son être propre, la conception exagérée de la force individuelle, seul et unique arbitre de tout contraste, de tout conflit d'intérêts ou d'idées ; d'où l'intolérance à l'égard de la supériorité et plus encore de l'arrogance d'autrui. Le mafieux veut être respecté et il respecte presque toujours. S'il est offensé, il ne s'en remet pas à la loi de la Justice mais il sait personnellement se rendre justice ; quand il n'en a pas la force, il agit par le moyen d'autres gens qui ont le même sentiment que lui*². »

Vittorio Emanuele Orlando défendit le même point de vue. « *Si par Mafia, affirmait en 1925 cet ancien président du Conseil, on entend le sens de l'honneur poussé jusqu'au paroxysme, la générosité qui affronte le fort et est indulgente envers le faible, la fidélité aux amis plus forte que tout, même que la mort, si par Mafia, on entend ces sentiments et ces attitudes, même avec leurs excès, alors il s'agit de signes distinctifs de l'âme sicilienne. Mafieux, je me proclame et je suis fier de l'être*³. » Un sociologue américain, Francis Ianni écrit : « *les facteurs constitutifs d'une mafia existent encore, mais il s'agit davantage d'une attitude culturelle et d'un réseau de parentés, attributs spécifiques de la civilisation italienne plutôt que d'une société d'affaires, comme aurait tendance à le croire l'imagination américaine*⁴. » L'historien britannique Hobsbawm partagea à une certaine époque cette opinion ; pour lui, la Cosa nostra américaine était « *un mythe entretenu par l'opinion publique et les déclarations officielles*⁵ ». John Edgar Hoover a lui aussi nié, pour des raisons obscures, l'existence de la Cosa Nostra. Celui qui dirigea pendant plusieurs décennies le FBI affirmait que cette dernière était une

1. Cité in Jean-François Gayraud, *le Monde des Mafias, Géopolitique du Crime Organisé*, Odile Jacob, 2005, p. 38.

2. Cité in Jean-François Gayraud, *ibidem*, pp. 36-38.

3. Cité in Jean-François Gayraud, *ibidem*, p. 39.

4. F. Ianni, *Des Affaires de Famille, La Mafia à New York*, Plon, 1973, cité in Jean-François Gayraud, p. 40.

5. F. Ianni, *Des Affaires de Famille, La Mafia à New York*, p. 19.

invention de journalistes et un moyen de détourner l'attention du péril rouge qui était son obsession.

Pour de tout autres raisons, les dirigeants soviétiques niaient l'existence d'une criminalité organisée et même d'une criminalité, tout court. En bons disciples de Marx et d'Engels, ils soutenaient que la délinquance était le produit de l'exploitation des masses populaires par la bourgeoisie et *la manifestation la plus grossière et la moins fructueuse* de la révolte ouvrière¹. La criminalité professionnelle devait donc pouvoir être éradiquée dans la patrie du socialisme. Si elle ne l'était pas encore totalement, ce fait était dû à l'action d'influences extérieures ou à des séquelles de l'ordre ancien.

La thèse du complot

Si certains tendent à minimiser le rôle de la Mafia, les partisans de la thèse du complot se plaisent à le magnifier. Ils assimilent la Mafia à une vaste confédération centralisée de malfaiteurs à l'échelon national, voire mondial, cherchant à saper les bases de la société. Cette théorie est largement répandue aux États-Unis. Dès la fin des années 1930, les procureurs Thomas Dewey et William O'Dwyer parlaient d'une « *Société Anonyme pour Assassinats*² ». Sous la présidence de Nixon, un rapport de police évoquait « *un réseau complexe, national et même international, dirigé par un conseil de grands chefs qui faisaient régner une discipline rigoureuse. Les membres de cette vaste conspiration criminelle étaient supposés avoir de l'influence à tous les échelons du gouvernement et contrôler nombre de politiciens, chacun d'entre eux*³. » Après avoir nié obstinément l'existence de la Mafia, Edgar Hoover déclarait, à la fin de sa carrière : « *la Cosa Nostra est la plus vaste organisation de la pègre dans ce pays ; elle est constituée de façon précise et strictement disciplinée... Elle opère à l'échelle nationale avec des ramifications internationales ; jusqu'à ces dernières années, elle a poursuivi ses activités dans un secret presque total. Elle fonctionne comme un cartel du crime, respectant son propre ensemble de lois, ayant sa propre justice et ce faisant elle contrecarre et usurpe l'autorité de l'appareil judiciaire légalement constitué*⁴. » Cette façon de voir est contestable car les mafias sont divisées en clans rivaux et souvent antagoniques. Si des structures de coordination ont été mises en place, elles n'ont en général qu'une autorité limitée et sont souvent éphémères. F. Ianni a raison, sur ce point, de penser que l'organisation

1. Friedrich Engels, *La situation de la classe ouvrière en Angleterre*, cité par Gilles Favarel-Garrigues, *La police des mœurs économiques de l'URSS à la Russie*, éditions du CNRS, Paris, 2007.

2. Cité par F. Ianni, *op. cit.*, p. 12.

3. F. Ianni, *Des Affaires de Famille, La Mafia à New York*, *op. cit.*, p. 15.

4. F. Ianni, *ibidem*, p. 15.

de la Cosa Nostra américaine n'est pas identique au bureau central d'un parti politique ou au conseil des directeurs d'une grande société industrielle.

La vision romantique

Loin d'admettre la nature criminelle de leur organisation, les mafieux ont voulu donner une image idéalisée d'eux-mêmes. Ils aiment à se présenter comme des redresseurs de torts, les protecteurs des faibles et des opprimés, les tuteurs de la vertu des femmes et des jeunes filles, les héritiers d'une chevalerie rustique (*cavalleria rusticana*¹) en voie de disparition. En 1930, l'avocat de Vitto Casci-Ferro, l'un des chefs mafieux les plus en vue, soutenait que, pour son client, la Mafia représentait « *une attitude marquée d'individualisme téméraire, sans méchanceté, sans bassesse, sans caractère criminel*² ». Un texte confisqué à Rosario Spatola, entrepreneur mafieux spécialisé dans le recyclage des profits du commerce de la drogue, énonçait à la fin des années 1960 : « *Voulons-nous définir ce que les juges et les gouvernements nomment Mafia ? Il ne faut pas l'appeler Mafia mais omerta : des hommes d'honneur qui aident les faibles et n'en profitent pas, qui font toujours le bien et non le mal*³. » Des dizaines de films, des romans et même des chansons⁴ ont célébré la gloire de la Cosa Nostra, des triades et des yakuza⁵. D'autres versions plus bourgeoises comme le film « *le Parrain* », montrent les chefs mafieux comme de bons pères de famille, attentionnés à leur épouse et leurs enfants, religieux et fidèles à leurs amis.

Conscients de l'incapacité dans laquelle ils étaient de défendre sérieusement cette thèse, d'autres auteurs ont tenté d'opposer *une vieille Mafia* respectueuse du code de l'honneur à *une nouvelle Mafia* qui aurait sombré dans la délinquance pure et simple. Cette distinction apparaît déjà dans un rapport de police de 1875, puis dans les articles de Giuseppe Pittre à la fin du XIX^e siècle. Elle est reprise périodiquement tout au long de l'histoire. Dans ses mémoires recueillies par F. Chilanti, le mafieux siculo-américain Gentile

-
1. *Cavalleria Rusticana* est un opéra représenté pour la première fois en 1890, composé par Pietro Mascagni et inspiré d'une nouvelle de l'écrivain sicilien, Giuseppe Verga. Les deux personnages principaux, Alfiero et Turridu, s'opposent pour des affaires d'honneur et de rivalité amoureuse et sont considérés comme incarnant la mentalité sicilienne.
 2. Salvatore Lupo, *Histoire de la Mafia, des origines à nos jours*, Champs Flammarion, Paris, 2004, p. 25.
 3. S. Lupo, *ibidem*, p. 26.
 4. Des romances napolitaines chantent la Camorra.
 5. Un auteur japonais, Goro Fujita, a écrit une trentaine de romans exaltant la virilité, le courage, l'abnégation des yakuza, assimilés aux anciens samouraïs et, dans les années soixante, les studios Toei s'étaient fait une spécialité des films consacrés aux gangsters nippons, les plus connus étant *Abashiri Prison*, *Longing for Home* (1965) et *Too Late the Heroe* (1970).

déclare qu'avec la répression fasciste « *mourut en Sicile l'honorable société, la Mafia, qui avait ses lois, ses principes et qui protégeait les faibles* » ce qui « *laissait le champ libre à des gens sans honneur, accoutumés à voler sans retenue et à tuer pour de l'argent*¹ ». La même dichotomie entre vieille et nouvelle Mafia apparaît dans les propos tenus par un chef de la Mafia new-yorkaise, Joe Bonnano, dont il a été question. Plus près de nous le repenté Buscetta considérait que « *la Mafia était une chose splendide jusqu'à l'avènement de Toto Riina, l'homme le plus maléfique de toute l'histoire de la Cosa Nostra*² ». À Hong Kong, un organe officiel, le *Fight Crime Crime Committee*, soutenait dans un rapport de 1975 que les triades avaient dégénéré en bandes de petits criminels qui devaient être combattues par les forces de police locale. Au Japon, Takutaro Takayama, chef du gang des *Aizu-Ketestu*, affirmait en 1999 : « *ça ne va pas dans la bonne direction. Aujourd'hui, je ne voudrais pas rejoindre les yakuza. Aujourd'hui ils ne font plus attention aux obligations, à la tradition, au respect et à la dignité*³. » Ces thèses sont fallacieuses car les recherches historiques⁴ nous ont enseigné que les mafias avaient toujours eu un caractère criminel et prédateur.

L'analyse marxiste

Dans un tout autre ordre d'idées, les marxistes ou des néo-marxistes, comme Jean Ziegler et F Pierce⁵, assimilent criminalité organisée et capitalisme. Jean Ziegler écrit : « *Le capitalisme rencontre son essence dans le crime organisé. Plus précisément, le crime organisé constitue la phase paroxystique du développement du mode de production et de l'idéologie capitalistes*⁶. » Cette approche est fautive et dangereuse. Elle ignore les particularités de la criminalité organisée. Dans un système capitaliste authentique, les acteurs économiques opèrent dans la transparence des marchés ; ils subissent la loi de la concurrence et doivent respecter un certain nombre de normes (qualité, respect de l'environnement...) ; ils sont soumis à des autorités de régulation et les litiges sont tranchés par des tribunaux ou des instances d'arbitrage. Cet encadrement réglementaire et administratif n'existe

1. Cité in Salvatore Lupo, *Histoire de la Mafia, des origines à nos jours*, Champs Flammarion, Paris, 2004, pp. 26-27.

2. Cité par Jean-François Gayraud, *op. cit.*, p. 257.

3. *International Herald Tribune*, 12 avril 1999.

4. Salvatore Lupo, *Histoire de la Mafia, des origines à nos jours*, Champs Flammarion, Paris, 2004 et John Dickie, *Cosa Nostra, L'Histoire de la Mafia Sicilienne de 1860 à Nos Jours*, Buchet Chastel, Paris, 2007.

5. Jean Ziegler, *Les Seigneurs du Crime, les Nouvelles Mafias contre la Démocratie*, le Seuil, 2007.

F. Pierce 1977, *Crimes of the Powerful, Crimes Mafias and Deviance*, Londres, Pluto Press.

6. J. Ziegler, *op. cit.*, p. 43.

pas dans une économie mafieuse ou criminelle. En outre, le rapprochement effectué entre le capitalisme et la criminalité organisée atténue la nocivité de cette dernière, la banalise et en quelque sorte la disculpe.

D'autres auteurs¹ ont affirmé que la Mafia sicilienne était avant tout le miroir d'une société arriérée, agraire et semi-féodale. Elle serait plus particulièrement liée au régime latifundiaire et les « hommes d'honneur » seraient chargés d'assujettir les paysans, métayers et travailleurs agricoles aux grands propriétaires ou à leurs représentants. Cette théorie a inspiré un certain optimisme quant à l'avenir, malheureusement démenti. Ses défenseurs espéraient que le progrès économique et la modernisation des structures sociales mettraient fin au règne de la Mafia en Sicile et dans les autres régions où existaient des organisations du même type. Déjà au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, selon Salvatore Lupo, de nombreux esprits pensaient que « *la Mafia disparaîtrait quand dans les villages désolés de l'intérieur de la Sicile on entendrait le sifflement des locomotives sans imaginer qu'on en parlerait bien après ledit sifflement, mais encore après le bang des avions à réaction et le bip des ordinateurs*². » De façon analogue, la Cosa Nostra américaine a été décrite comme le vestige d'une civilisation rurale « *appelée à disparaître au fur et à mesure de l'insertion de la communauté italienne dans les classes supérieures de la société américaine*³. » Comme la plupart des théories fondées sur le déterminisme économique, la thèse marxiste appelle de sérieuses réserves.

La Mafia est née à l'ouest de l'île, notamment autour de Palerme et dans la Conque d'or, zones caractérisées par un relatif dynamisme économique et ouvertes sur le monde extérieur ; ce n'est qu'à une date relativement récente qu'elle a étendu son emprise sur les provinces orientales où prévalait le régime latifundiaire. En outre, la théorie assimilant les mafieux à des supplétifs au service des grands propriétaires terriens a été critiquée. Pino Arlacchi fait remarquer que, si les deux groupes ont été parfois alliés au cours de l'histoire, ils ont été souvent aussi en rivalité ; en particulier les premiers ont tenté de s'emparer des biens des seconds, à l'occasion notamment de la réforme agraire introduite après la Seconde Guerre mondiale⁴. Même un auteur marxiste comme Hobsbawm a été contraint d'admettre que, si les gabelotti utilisaient la Mafia pour exploiter les fermiers et les manouvriers, ils s'en servaient aussi pour imposer leurs conditions aux propriétaires absents⁵.

1. A. Cutrera, *La Mafia e i Mafiosi. Saggio de Sociologia Criminale*, Palerme, 1900.

2. S. Lupo, *op. cit.*, pp. 23-24.

3. S. Lupo, *ibidem*, p. 37.

4. Pino Arlacchi, *Mafia & Cies, l'éthique mafieuse et l'esprit du capitalisme*, Grenoble, Presses Universitaires, 1986, pp. 130 et suivantes.

5. Éric J Hobsbawm, *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*, Fayard, 1963, p. 51.